Un texte de Jean-Paul de Dadelsen

Le monde en place

Daniel Bornemann

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rbnu/1218>

DOI : 10.4000/rbnu.1218

ISSN : 2679-6104

Éditeur

Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2016

Pagination : 76-83

ISBN : 9782859230630

ISSN : 2109-2761

Référence électronique

Daniel Bornemann, « Un texte de Jean-Paul de Dadelsen », *La Revue de la BNU* [En ligne], 14 | 2016, mis en ligne le 01 janvier 2020, consulté le 13 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rbnu/1218> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rbnu.1218>

La Revue de la BNU est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

LE MONDE EN PLACE

Comme chaque matin, la femme de chambre trouva Madame éveillée quand elle monta, à sept heures et demie, apporter le petit déjeuner de Madame.

"Vous savez la nouvelle, Emma ?

- Oui, Madame.

- La concierge m'excusera auprès des pauvres de Saint-Cyran et leur dira qu'ils ne pourront pas aujourd'hui venir glâner le bois mort du parc. Vous le lui direz avant de remonter".

Emma, en devenant domestique de grande maison, avait trouvé sa vocation. Emma aimait les vrais pouvoirs. Fraîche, bien tournée, le visage avenant, elle avait été remarquée par le maître d'hôtel, qui était de son village; elle s'était dégrossie dans une place de Paris et il l'avait présentée à Madame à la première vacance. Etre seconde femme de chambre chez Madame Imbert à l'âge de 24 ans, c'était un bel avancement. Elle pouvait espérer plus tard épouser un premier chauffeur ou, qui sait, un maître d'hôtel; leurs économies associées leur permettraient un jour d'acheter une maison et un peu de bien dans le Val de Loire.

A vrai dire, il suffisait à la fierté d'Emma de voir la fortune de la maison Imbert rayonner sur le Poitou,

LE MONDE EN PLACE

Comme chaque matin, la femme de chambre trouva Madame éveillée quand elle monta, à sept heures et demie, apporter le petit déjeuner de Madame.

« Vous savez la nouvelle, Emma ? »

– Oui, Madame.

– La concierge m'excusera auprès des pauvres de Saint-Cyran et leur dira qu'ils ne pourront pas aujourd'hui venir glaner le bois mort du parc. Vous le lui direz avant de remonter ».

Emma, en devenant domestique de grande maison, avait trouvé sa vocation. Emma aimait les vrais pouvoirs. Fraîche, bien tournée, le visage avenant, elle avait été remarquée par le maître d'hôtel, qui était de son village ; elle s'était dégrossie dans une place de Paris et il l'avait présentée à Madame à la première vacance. Être seconde femme de chambre chez Madame Imbert à l'âge de 24 ans, c'était un bel avancement. Elle pouvait plus tard espérer épouser un premier chauffeur ou, qui sait, un maître d'hôtel ; leurs économies associées leur permettraient un jour d'acheter une maison et un peu de bien dans le Val de Loire.

À vrai dire, il suffisait à la fierté d'Emma de voir la fortune de la maison Imbert rayonner sur le Poitou, l'Agenois, le Berry, et Madame dans les termes d'une sœur de lait avec Mesdames les duchesses de la Trémouille et de Luynes. Les usines électriques d'Autriche et les plantations marocaines lui importaient peu.

Monsieur Albert, le maître d'hôtel, penchait vers une conception plus impériale. Les grands placements à l'étranger le flattaient davantage que le château et les terres de Saint-Cyran, ou l'hôtel de l'avenue du Bois. Un homme est toujours plus imprudent. « Tout de même »,

disait Monsieur Albert – quand au dîner de l'office il philosophait, assis au haut bout de la table –, « en 1900, quand ils se sont mariés, Monsieur avait déjà fait les docks de Salonique et il commençait le nouveau chemin de fer du Brésil. J'étais alors valet de pied chez l'aîné des Rotschild : on parlait d'Imbert avec respect. Ils me font rire avec leurs deux cents familles ; celles comme Imbert, elles se comptent sur les doigts de la main ».

Madame, quand Emma fut remontée, s'assit à sa coiffeuse. « Songez que je ne l'ai pas vu depuis, combien, Emma ? Un an au moins ? – Ça fait bien un an, Madame ».

Serrant à sa bouche quelques épingles à cheveux, brossant les mèches grises de Madame, Emma leva les yeux et regarda dans le miroir. La blancheur frileuse du matin d'octobre éclairait le visage de Madame. Elle avait toujours eu cet air de gavroche malheureux : le menton sec, le nez court et camus. Une longue carrière mondaine avait ajouté ce début de lippe, cette voix fêlée. Les yeux seuls, très noirs, un peu cardiaques, très beaux, lançaient parfois quelque appel insomnieux de biche égarée dans cette dame. Le jour posait une lumière stagnante sur la manche de satin d'où sortait cette main de petit télégraphiste souffreteux, sur la combinaison qui suggérait distraitemment une gorge menue, un corps maigrichon.

Comme chaque matin, Madame dans son miroir regardait Madame. D'un œil triste, mais qui, ce matin, avait une lueur plus pétillante. Le Maréchal venait déjeuner.

Le coup de téléphone était arrivé tard dans la soirée. Le village savait la nouvelle par la cuisinière, qui allait à la première messe.

Madame, dès le mois de mai 1940, était venue avec Monsieur se réfugier à Saint-Cyran. On n'allait pas en

temps de guerre rouvrir le corps principal du château, avec son salon de trente mètres sur douze. Ils s'étaient installés dans l'aile Louis XV. Vers la fin de sa carrière, Madame de Pompadour y avait, dit-on, logé une nuit. Laissant le reste de leur personnel dans leur hôtel de Paris, ils avaient emmené le moins de serviteurs possibles : le maître d'hôtel, la première femme de chambre et le chauffeur de Madame, le valet de chambre et le chauffeur de Monsieur, la cuisinière, l'infirmière, un valet de pied. La sœur de Madame les avait rejoints un peu plus tard, avec une femme de chambre et son chauffeur.

Les Allemands étaient venus en juin et repartis en juillet. Ils avaient, paraît-il, au haut de la tour, dans la pierre du chemin de ronde, gravé des croix gammées, inscrit des noms au crayon-encre. Par contre, parmi ces graffitis, peu de cœurs percés d'une flèche et accompagnés d'un prénom, même masculin : c'étaient des troupes S.S. Ils prenaient des bains de soleil tout nus dans le parc. Mais sans jamais passer dans cette tenue devant les fenêtres. Leurs officiers étaient distants et corrects : exactement ce qu'il fallait. Madame partageait cette impression de correction avec une épicière de La Châtre, qui, à un reporter de « La Dépêche du Berry », avait fait le récit de l'arrivée des premiers Allemands dans cette sous-préfecture : ils étaient descendus de motos, terribles à voir, étaient entrés dans le magasin, elle avait eu très peur ; ils avaient pris quelques bouteilles, alors ils avaient demandé où ils pourraient pisser, elle avait été bien soulagée, vous pensez : c'étaient bien des hommes comme les autres, allez !

On avait eu le plaisir d'apprendre que la ligne de démarcation allait passer à une cinquantaine de kilomètres au nord. On n'irait plus à Tours prendre le rapide de Paris, mais on pouvait se préparer à un hivernage à la campagne. La ferme des Escardes logeait deux cents dindons, le bois ne manquait pas, la bibliothèque était grande. Madame y avait retrouvé quelques puzzles chinois. On avait mis sur cales la Rolls amenée de Paris et l'on avait retrouvé à Saint-Cyran une petite Delage que Madame, sur une réflexion du Maréchal, avait fait munir d'un gazogène l'année de Munich. La région, sans doute, était maussade. On donnait d'un côté sur un pays de gravier où venaient quelques vignes, de l'autre sur un pays de sables, de bois, de marais. La difficulté des voyages ramenait la vie au temps de la Restauration. On verrait peu de gens. Mais on attendait aujourd'hui, aubaine inespérée, le Maréchal que l'on avait cru à Vichy.

« Vous enverrez Ernest porter ce mot au jeune archiviste.

– Oui, Madame.

– Je veux qu'il vienne pour le café. Ça l'instruira ».

Il avait semblé à Madame reconnaître dans ce jeune homme un amateur du spectacle social qui méritait quelques soins. Monsieur Farrel, lorsqu'il venait dîner, avait posé des questions intelligentes, car en vérité, qu'y a-t-il de plus intéressant que l'époque de la jeunesse de Madame ?

Qui, mieux que Madame, aurait pu lui parler d'un monde dont ces jeunes sottes comme la petite Polignac n'avaient même plus la notion. Jeanne Agathe Lebailly de Saint-Cyran avait dix-huit ans quand, en 1900, elle avait épousé le capable héritier des milliards Imbert. Les Saint-Cyran connaissaient leur monde. Ils avaient cent ans d'exercice depuis que le fournisseur aux armées Lebailly avait acheté le château dont, un peu plus tard, Charles X avait trouvé bon qu'il prît le nom. Mais l'alliance Imbert avait apporté à Agathe un pouvoir nouveau : aux solides appuis de sa marraine d'Uzès, de son parrain Rohan, et d'une dot conséquente, elle ajoutait maintenant une fortune supérieure et l'ambition de s'en servir.

L'époque à son zénith célébrait le succès des conventions et des placements. Les mères de grande maison et les cocottes de grand lit étaient tacitement liguées pour encourager le commerce, la famille, et les beaux-arts. Agathe voyait réussir la même semaine le projet de chemin de fer asturien et le dîner offert pour Alphonse XIII. « Il avait abdiqué quand je me suis trouvée un jour, sans le reconnaître, à côté de lui dans un ascenseur ; il m'a saluée, j'ai dû attendre d'arriver à l'étage pour lui faire ma révérence ; un homme infiniment aimable, et qui nous aimait beaucoup ». Nous, c'étaient, à côté d'Agathe hélas restée bréhaigne, dix millions de familles françaises.

Les triomphes de la conquête avaient, peu à peu, fait place aux soins de l'Empire. Madame Imbert avait su choisir ses amitiés comme ses robes. Elle invitait une Altesse royale un peu pot au feu pour mettre en valeur un homme de science. Un caractère difficile et l'amour immodéré de la distinction avaient formé en Madame un discernement mondain qui ressemblait à s'y méprendre à la délicatesse du cœur. « Oui, j'ai beaucoup connu Bergson ».

Robes faites pour être portées une seule après-midi à Longchamp, prodigalité bien ordonnée, héritée de grands-parents qui prenaient soin de toujours réamorcer le cycle du commerce en jetant par les fenêtres le 10 % de leur revenu, voyages faciles à Vienne, Venise, Saint-Sébastien, où toujours Matthieu de Montmorency se

Dadelsen / page 2.

l'Aginois, le Berry, et Madame dans les termes d'une soeur de lait avec Mesdames les duchesses de la Trémouille et de Luynes. Les usines électriques d'Autriche et les plantations marocaines lui importaient peu.

Monsieur Albert, le maître d'hôtel, penchait vers une conception plus impériale. Les grands placements à l'étranger le flattaient davantage que le château et les terres de Saint-Cyran, ou l'hôtel de l'avenue du Bois. Un homme est toujours plus imprudent. "Tout de même, disait Monsieur Albert, - quand au dîner de l'office il philosophait, assis au haut bout de la table, - en 1900, quand ils se sont mariés, Monsieur avait déjà fait les docks de Salonique et il commençait le nouveau chemin de fer du Brésil. J'étais alors valet de pied chez l'ainé des Rotschild : on parlait d'Imbert avec respect. Ils me font rire avec leurs deux-cent familles; celles comme Imbert, elles se comptent sur les doigts de la main".

Madame, quand Emma fut remontée, s'assit à sa coiffeuse. "Songez que je ne l'ai pas vu depuis, combien, Emma ? Un an au moins ?" - "Ca fait bien un an, Madame".

Serrant à sa bouche quelques épingles à cheveux, brossant les mèches grises de Madame, Emma leva les yeux et regarda dans le miroir. La blancheur frileuse du matin d'octobre éclairait le visage de Madame. Elle avait toujours eu cet air de gavroche malheureux : le menton sec, le nez court et camus. Une longue carrière mondaine avait ajouté ce début de lippe, cette voix fêlée. Les yeux seuls, très noirs, un peu cardiaques, très beaux, lançaient parfois quelque appel insomniaux de biche égarée dans cette dame. Le jour posait une lumière stagnante sur la manche de satin d'où sortait cette main de petit télégraphiste souffreteux, sur la combinaison qui suggérait distraitemment une gorge menue, un corps maigrichon.

Comme chaque matin, Madame dans son miroir regardait Madame. D'un oeil triste, mais qui, ce matin, avait une lueur plus pétillante. Le Maréchal venait déjeuner.

trouvait aux mêmes dates que Madame, la guerre balaya tout. « Vous croyez avoir fait la guerre, mon enfant. Mais vous ne savez pas ce qu'a été notre guerre, ce qu'ont été ces quatre années de guerre pour toutes celles d'entre nous qui ont perdu leur mari, leur frère, ou, songez-y, leur amant ».

Agathe avait contracté la peur. Aux longues nuits d'angoisse pour son amant dans les tranchées, aux longues migraines avaient succédé la peur des révolutions, la peur du Grand Soir, du Front populaire, de la foule, la peur aussi, comme chez tout le monde, de la mort. Elle comprenait maintenant et, pour se mieux plaindre elle-même, plaignait Madame de Pompadour : l'effort de sourire et d'amuser quand les tempes bourdonnent, l'effort contre les mauvaises nuits, les rides, la solitude.

Mais cette aigreur triste qui survécut à la guerre fit découvrir à Agathe une lucidité nouvelle. Il lui arrivait maintenant, quand elle n'était pas égarée par la peur, de voir les êtres dans leur nature. Au fond, la duchesse de Bouillon était une femme assez commune ; la princesse de Schwarzenberg une dévote ignorante barbouillée de maboulisme spirite ; le vieux duc de Créquy un maniaque des amours ancillaires devenu bon depuis qu'il s'y livrait sans honte. Les êtres heureux, ou même simplement les êtres rassasiés, faisaient mal à voir. « Voyez-vous, mon enfant, ma sœur est une vieille amie de Weygand, mon mari a beaucoup travaillé avec Lyautey ; moi, j'ai toujours préféré Pétain ».

« Joffre ? Un très brave homme, le père Joffre ; il parlait peu, il lissait les sauces sur ses moustaches avec le dos de la main. Tenez ! je me rappelle un soir où je l'ai eu à dîner avec Anna de Noailles, cette folle affreuse qui gesticulait en laissant ses cheveux tremper dans sa soupe : elle a été déçue ! J'ai toujours dit que Pétain irait plus loin ».

En 1914, le colonel Pétain qui promenait ses caleçons de flanelle dans quelque garnison n'était évidemment pas des habitués de Madame Imbert. A partir de 1919, il était reçu de plein droit, venait de loin en loin, mais régulièrement, laissant sa vieille maîtresse se coucher tôt. Agathe et le Maréchal s'étaient découvert des affinités profondes. Tous deux, après de grands commandements interrompus à la veille de quelque honneur suprême, se voyaient dériver vers la retraite. Ils n'avaient pas d'enfants, leur gloire sombrerait avec eux. Agathe, si elle n'avait pas eu le temps d'être mathématicienne comme la duchesse de La Rochefoucauld, était bien de l'espèce des stratèges, mais d'une école maintenant ancienne, dans un monde envahi de jeunes femmes incroyables, bousculé par les

nouvelles Égéries qui ne commandaient plus aux ministres de leur canapé, mais dans leur lit.

Elle n'avait jamais été dévote. Elle faisait ses Pâques ; à Saint-Cyran, une fois par mois, le curé était prié à dîner à sa table. Sa sœur, plus douce, plus artiste, avait été une grande amie du cardinal Verdier ; Agathe avait bâti dans le siècle, qu'elle avait d'abord cru indestructible. « Tout allait très bien ; il y avait du travail pour tout le monde ; nous faisons vivre une foule de couturières, de modistes, de serviteurs, de familles. Tout le monde semblait content ». Et le lieutenant de Montmorency avait été tué : cela ne suffisait donc pas ?

Tout le monde semble-t-il content ? se demandait Farrel, qui s'était posté sur la place de l'église pour attendre l'arrivée du Maréchal. Il y avait peu de monde ; des femmes surtout ; beaucoup d'hommes étaient encore en Allemagne. Farrel songea que les naturels de Saint-Cyran avaient l'air intéressés, tout au plus, quand, précédée d'une pétarade de gardes-mobiles à moto, l'auto du Maréchal, chef de l'État, longea la place et franchit le portail du château, qui se referma aussitôt.

Après avoir déjeuné au restaurant du village avec le marchand de bestiaux Désiré Coillard, vers deux heures Farrel alla se poster dans le salon vitré de Saint-Cyran. Le soleil n'avait pas percé. Mais il faisait chaud dans cette grande pièce. « La Dépêche du Berry » du matin – soigneusement pliée sur une table – apprenait aux populations que le bon Maréchal s'était dévoué pour aller rencontrer Monsieur Hitler dans une petite gare nommée Montoire, épargnant ainsi aux Français la douleur de voir le vainqueur entrer dans Vichy, ou faisant, peut-être, un geste propitiatoire, pareil à ces vierges des temps anciens qui allaient, faibles et nues, s'offrir en sacrifice au dragon sorti des forêts.

La porte de la salle à manger s'ouvrit. Venant en tête comme il se doit pour un chef d'État, le Maréchal parut, la main droite posée sur le ceinturon qui cerclait confortablement son ventre, la médaille militaire sur le sein gauche.

C'était une belle personne dont il avait fait don à la France : le teint frais, le poil net, l'œil étonnamment clair, couleur d'huître reflétant l'azur des grandes destinées, l'air propre d'un homme qui digère bien. Le poids du corps était légèrement incliné en arrière et comme porté sur le haut des fesses, et il était vêtu de belle étoffe kaki d'une teinte ni trop réglementaire ni trop fantoche. Le bon Maréchal faisait plaisir à voir.

Il semblait se faire plaisir aussi. L'expression de satisfaction sereine était d'un homme qui n'a pas

d'insomnies et qui vient de déjeuner convenablement, comme à Verdun. C'est vrai, il faut manger, il faut dormir, Farrel se rappelait qu'en faisant la guerre on apprend ces vérités de base.

Agathe suivait, attendrie, puis sa sœur. « C'est », avait dit le maréchal dans le message du matin, « c'est moi seul que l'Histoire jugera ». Comme ça, au moins, on était couverts.

« Monsieur René Farrel, Monsieur le Maréchal, dont le commandant du Roule me dit qu'il s'est battu comme un lion. – C'est très bien, mon enfant, quel régiment ? »

Puis venait un homme noir, olivâtre, un peu gras, l'air capable, Dumoulin de la Barthète, directeur du cabinet du Maréchal. Puis un petit homme nerveux et impatient, le docteur Ménétrel, chef du secrétariat particulier. Puis Monsieur Imbert. Le maître d'hôtel servait le café.

Comme dans les wagons particuliers des grands personnages, le Maréchal s'était posté au bout d'une grande table vernie, assez étroite, peut-être au même bout de table que dans le wagon d'Hitler, quand celui-ci avait commencé à gesticuler, à prophétiser, et qu'il avait répondu – comme on allait tout à l'heure le savoir de Monsieur Imbert – : « Eh, ce n'est pas si facile : il vous faudra beaucoup de bateaux pour transporter l'artillerie ».

Il est bon de rester un moment debout après manger. Agathe laissa les hommes en conversation pour aller s'asseoir à côté de sa sœur.

« Ah, vous cultivez du soja », dit le Maréchal. « J'aimerais bien voir à quoi cela ressemble ».

Le valet de pied fut mandé chez le jardinier. Monsieur brûlait d'exposer un grand projet de travaux publics qu'il avait conçu dans les Alpes. « Oui », dit le Maréchal, « mais en peu de mots je vous prie ».

Monsieur exposait son projet d'équipement hydroélectrique. Le maître d'hôtel servait les alcools. Monsieur en avait parlé à des ingénieurs suisses qui lui avaient dit un jour : « C'est bien dommage, il y a des jours vraiment où on se dit que la France est le pays des occasions perdues ». Le Maréchal dressa l'oreille. « C'est très vrai », énonça-t-il, « c'est ma foi très vrai », puis, se tournant vers son directeur de cabinet : « Vous me le rappellerez, n'est-ce pas ? »

Le maître d'hôtel apporta une écuelle de Sèvres pleine de graines de soja. « Ainsi, c'est donc ça », dit le Maréchal, « ce soja dont on me parle tant. C'est bien petit ! »

En règle maintenant avec les responsabilités du pouvoir, le Maréchal, rejoignant Madame, alla s'asseoir dans un grand fauteuil. Madame, menue, et toute et si

véritablement et si ingénument féminine, s'assit à ses pieds sur un pouf en cuir. Ils se parlèrent en vieux amis, échangeant des simagrées attendries. Le noble vieillard n'avait pas l'air du tout d'avoir sommeil. Monsieur, par la porte vitrée, montrait au directeur du cabinet la partie du parc que l'on avait labourée pour y planter des pommes de terre.

Depuis que l'on s'était vus, que d'événements, et maintenant, le pouvoir, joujou encore tout neuf. « Au fait », dit le chef de l'État, « par où rentrons-nous ? – La route normale, dit Ménétrel, par Châteauroux et Montluçon. – Eh bien », suggéra le chef de l'État, « nous pourrions visiter Châteauroux ». Il se sentait en forme et entendait montrer à Madame comment on gouverne.

Montluçon, il est vrai, était trop important et prévu pour un discours social.

« Mais c'est impossible, Monsieur le Maréchal, personne n'est prévenu, vous deviez passer sans vous arrêter, il est bien tard... »

– Ça ne fait rien », dit le Père de la Patrie à Ménétrel, « téléphonez-leur – et dites-leur – que nous les jugerons – d'après la rapidité – avec laquelle – ils auront mis leur monde – en place ».

Ménétrel sortit pour aller téléphoner. Tant pis. Le général qui allait devoir disposer ses troupes d'ici deux heures autour de la place, le préfet, l'évêque – mais peut-être n'y avait-il pas d'évêque à Châteauroux ? –, l'inspecteur d'académie, ils seraient ravis, ils seraient certainement enchantés, les corps constitués.

– « Alors », demanda le Maréchal, « par qui serons-nous reçus ? »

– Par le préfet, Monsieur le Maréchal.

– Je vous ai déjà dit que je ne voulais pas qu'une ville me soit présentée par le préfet. Le préfet est un fonctionnaire départemental. Je veux qu'une ville me soit présentée par son maire ».

C'est bien toujours la même chose, songeait Agathe, que les Français d'aujourd'hui sont négligents, et lents à réapprendre ! Elle levait les yeux vers le Maréchal avec un battement élégiaque des paupières. À Châteauroux, le téléphone frénétiquement sonnait le branle-bas des autorités départementales. Philippe premier du nom se rencoignait dans son fauteuil avec satisfaction.

Une pluie fine commençait à tomber. Dans le cadre de la grande porte vitrée donnant sur le parc, les arbustes taillés en forme de faisan, de pièces d'échecs, de lyre, avaient triste mine. Du moins, le chauffage central Ideal Classic – compagnie contrôlée par le groupe Imbert – donnait comme dans une serre.

« Il va être temps de partir », dit Ménétrel.

– Déjà », soupira le Maréchal. Il se pencha vers Agathe : « Eh bien, ma chère amie », dit-il, avec un sourire presque affectueux, « cette visite m'a fait autant de bien qu'une piqûre de cacodylate ! »

Il se leva, lentement, soulevant sur ses épaules le fardeau du devoir. On l'accompagna dans le couloir, jusqu'à la porte donnant sur la colonnade. Madame Imbert fit une profonde révérence, comme pour Alphonse XIII. Puis, comme il lui prenait les mains pour la relever plus vite, tout à coup, elle s'avança, elle s'élança, elle prit dans ses doigts de petit mécano rachitique la médaille militaire qui reposait sur le sein gauche du grand capitaine, sur la mamelle gauche de Tirésias, et dit :

« Ah, Monsieur le Maréchal, Hitler, lui, il n'a pas ça !

– Beuh... », dit le Maréchal, toujours simple.

« Eh si, cher ami, ça, ça nous reste, ça nous reste... »

Une pétarade de motos s'alluma dans la cour et le chef de l'État partit vers Châteauroux où son portrait en technicolor allait lui sourire des vitrines de la mercière et de l'herboriste, parmi les ceintures herniaires et les soutiens-gorges. « Il faut vous remettre, m'amie », dit l'infirmière en rentrant au salon, « je vais vous donner un cachet ». Il pleuvait toujours.

Jean-Paul de Dadelsen

Le 24 octobre 1940, l'entrevue de Montoire entre le maréchal Pétain et Adolf Hitler scella le type de relations qu'allaient entretenir durant quatre ans l'État français et le Troisième Reich. On sait que l'annexion de fait de l'Alsace et de la Moselle y fut actée, sans que quiconque en fût informé. Cette journée est marquée d'une pierre noire dans la mémoire des Alsaciens : on avait disposé d'eux, sans même un acte officiel. C'est le contexte de cette journée que Jean-Paul de Dadelsen a voulu esquisser par ce texte, teinté de comique, mais où pessimisme et dégoût percent dans le non-dit des bonnes manières. Ayant quitté la France après la défaite, l'auteur avait rejoint de Gaulle à Londres, était passé parachutiste dans les Forces françaises libres (comme interprète dans la 1^{re} brigade de parachutistes, puis détaché au Commissariat à l'intérieur, dans la section Information), et avait intégré le réseau Combat. À ce titre, sa parole sur Vichy témoigne de sa connaissance intime du problème français à l'automne 1940. Ce texte inédit, qui a pourtant les qualités d'une œuvre achevée, méritait d'être publié.

Les papiers de Dadelsen comptent quatre versions dactylographiées de ce texte. La première l'est sur un papier au format particulier appelé Foolscap (330 x 204 mm). C'est le format du papier à lettres classique avant l'adoption du format A4. Elle compte un grand nombre de corrections manuscrites, mais aussi dactylographiques, ce qui indique que le texte était tapé en même temps qu'il était conçu. La seconde version, sur papier A4, reprend intégralement les corrections apportées sur la première, mais en compte à son tour un grand nombre, apportées en au moins deux lectures différentes, avec deux stylos à encres différentes. C'est ici la troisième version dactylographiée par l'auteur qui est éditée. Elle est bien la résultante des corrections manuscrites qui figurent sur les deux premières esquisses, et elle-même ne contient aucune correction ou modification manuscrite. Seules quelques fautes de frappe ont été éliminées. Il s'agit d'une copie carbone, donc d'un deuxième exemplaire issu de la dactylographie de l'auteur, mais on ne connaît pas le sort de la dactylographie originale. Une quatrième version, quant à elle, est une traduction en anglais. Notons que la première version portait un numéro 1 en tête du texte, et après la fin de celui-ci, un 2 qui semblait bien annoncer une seconde partie. Ceci pourrait faire croire que les textes des versions 2 et 3 ne sont pas complets, c'est-à-dire que l'on n'aurait

que la première partie d'un texte qui devait en compter plus. Mais cette numérotation n'a été reprise ni dans la seconde, ni dans la troisième version, pas plus que dans la version anglaise du texte (laquelle compte très peu de repentirs dactylographiés ou manuscrits). Cet ensemble de quatre versions figure depuis le printemps 2016, sous la cote MS.7.083,1,5, dans le fonds de Dadelsen de la BNU. C'est à la générosité d'Anne et d'Alice de Dadelsen, filles de l'auteur, ainsi qu'à celle de ses petits-enfants, que la BNU doit d'héberger désormais ce riche ensemble, dans lequel d'autres inédits pourront être repérés et peut-être édités. Anne de Dadelsen se souvient bien du son de la machine à écrire de son père, qui rythmait nombre des soirées de la famille. Que ces pages puissent en donner encore une fois un écho.

Daniel Bornemann